

Caroline Regnaut

L'individu indivisé

extrait

Changer les choses
Lucrèce, *la nature des choses*

Le retournement de la pensée

Lucrèce

toiles & poèmes
caroline regnaut

La pensée n'est pas l'exclusivité de la philosophie si celle-ci est définie comme histoire de la pensée. Car la pensée symbolique n'est pas historique, mais géographique. La philosophie occidentale, tout comme la religion, a étouffé la pensée.

Elle doit être retournée, par le milieu, par le vide, pour retrouver l'unité qui ne la séparera plus de la philosophie orientale. Et déjà une autre philosophie a émergé.

Annulant la religion, la pensée obscurantiste qui asservit les hommes en divisant le monde en deux (le bien et le mal, les dieux et les hommes), est l'objectif de Lucrèce. Mais sa démarche n'oppose pas à une idéologie un autre type d'idéologie. Sa vision du monde n'est pas religieuse mais n'est pas athée non plus. Par le biais d'un glissement il échappe à la classification binaire qui oppose les contraires, pour faire surgir une pensée différente et donner un autre sens à la vie. Pour libérer l'homme du carcan des idéologies qui l'empêche d'être heureux, c'est-à-dire de penser par lui-même, Lucrèce ne remplace pas une vision du monde axée sur l'esprit par une nouvelle axée sur la matière. Il ne nie pas le sacré, mais le trouve à l'intérieur de l'être et non dans un au-delà. Il se débarrasse ainsi de la religion sans pour autant jeter le bébé avec l'eau du bain.

Indépendamment de son type (poétique, philosophique, scientifique, etc.), il n'existe que deux sortes de pensée : la pensée idéologique, qui raisonne sur des idées abstraites, et la pensée symbolique, qui raisonne par des images concrètes. Exactement comme en musique il n'y a que deux modes, majeur et mineur, tout à fait différents, étrangers l'un à l'autre (mais qu'il est possible de mêler). Pour le comprendre, il faut distinguer système de pensée et forme de la pensée. Le système de pensée est l'organisation des idées, leurs combinaisons (la mélodie musicale). La forme de la pensée détermine sa nature, les caractéristiques de sa composante première. C'est en musique l'accord, sa tonalité, sa position (fondamentale ou renversée), l'armure. Enfin le troisième élément est le principe de la pensée, c'est-à-dire la clé, sans laquelle il est impossible de lire une portée musicale.

La pensée idéologique se situe toujours à la surface des choses, au niveau de l'organisation, de la structure, des systèmes, des schémas, des modèles. Seule la pensée symbolique change les choses car elle agit sur les racines, en lien direct avec le modèle original, le principe de toute chose. La première est une pensée dominante, à vocation totalitaire, qui impose aux choses leur forme de l'extérieur, la seconde, parce qu'elle extrait et révèle la forme intérieure des choses, est harmonie.

La mesure du chant

Le poème de Lucrèce est un chant. Chant et livre sont synonymes en latin, *liber primus* se traduit aussi bien par « livre I » que par « chant I » (*in primo carmine*, VI, 937). À l'origine le livre n'existait que comme support, il désignait la fine pellicule de bois sur laquelle on écrivait. *Carmen* est à la fois le chant, les vers (les vers étaient chantés, *carmina canere*), la voix. Le livre ne renvoie pas au dogme, mais à la lumière, à l'expression du sacré.

*Connaître a pour unique but
d'éveiller la conscience.*

Et puis, sur un sujet obscur, je compose des vers
deinde quod obscura de re tam lucida pango
si lumineux, imprégnant tout de charme poétique.
carmina, musaeo contingens cuncta lepore.
(Livre IV, 8-9)

Par sa composition même, l'œuvre de Lucrèce donne à comprendre une nouvelle forme de pensée, qui est étrangère aux systèmes idéologiques. Le *De rerum natura* est un très long poème d'environ deux cents pages, composé de six parties, six livres, d'une longueur sensiblement égale (une trentaine de pages chacun, un millier de vers). À travers ces six livres, le propos se développe de deux en deux, en abordant trois grands thèmes : l'infiniment petit, l'intimité de la vie mentale, et l'infiniment grand. Un éloge d'Épicure renforce ce rythme binaire, à chaque changement de thème, au début du livre I, du livre III et du livre V.

Pour chaque sujet le premier livre aborde la composition des choses, et le second leurs mouvements. Ainsi les deux premiers livres ont pour objet la matière, les atomes. Le premier explique de quoi sont faites les choses, le deuxième comment elles se mettent en mouvement. Les deux livres suivants traitent de l'esprit et de l'âme. Le livre III montre que l'âme est matière, donc mortelle. Le livre IV démontre que les images mentales, les visions de l'esprit, sont produites par les mouvements des formes ténues des choses, de sorte que l'attraction, l'inclinaison des sexes et même des cœurs, est phénomène physique, et non divin. Le troisième axe de son discours est l'analyse de l'infiniment grand : le livre V expose comment la planète s'est formée, le livre VI décrit les mouvements naturels à l'échelle planétaire.

Cette articulation forme un triptyque (I-II / III-IV / V-VI), mais l'intensité dramatique reste orchestrée sur un mode binaire (I-II-III / IV-V-VI), puisque la fin terrible du livre III, sur la mort éternelle de l'âme, répond à la mort infinie de l'épidémie de peste à la fin de l'œuvre. Les trois premiers livres s'achèvent sur un entracte après un baisser de rideau sur la mort éternelle. Ce mouvement binaire est accentué à l'ouverture du livre IV par la répétition de vingt-cinq vers du livre I justifiant son poème. Musicalement c'est une mesure à 6/8 (deux temps et six croches).

Ce chiffrage musical a une correspondance dans le chiffrage symbolique. Rompre avec la pensée dualiste, c'est inclure le ternaire dans chaque temps qui constitue le binaire, et inversement. La particularité du chiffre 6, qui est celui de cette œuvre, a ceci d'intéressant qu'il est le premier nombre à se diviser à la fois par 2 et par 3. Ainsi il représente la forme de pensée réalisant l'unité entre le binaire et le ternaire. L'hexamètre est la forme des vers du *De rerum natura*, composés de six mesures. Six traits composent aussi, par

*Il n'existe pas de force
supérieure (ni inférieure),
il n'y a qu'une force
intérieure.*

exemple, l'hexagramme chinois dont les combinaisons permettent une connaissance de type symbolique.

À chaque étape de son discours Lucrèce révèle un troisième élément. Entre les deux éléments de la conscience, le sujet et le monde, la pensée symbolique fait apparaître le verbe, qui est à lui seul implicitement sujet-verbe-complément d'objet. Pour découvrir cette triple unité, il faut passer et penser par les choses, comme expliqué aux livres I et II. Le livre premier indique le mouvement de plongée à l'intérieur des choses, jusqu'à l'infiniment petit, et de retournement vers l'extérieur, l'infiniment grand. Le retournement n'est possible que par l'espace créé par le vide. C'est par le vide que la religion est vaincue.

La plongée dans le vide intérieur

Le vide est une idée philosophique qui crée la nouveauté dans la pensée. Pour penser autrement, Lucrèce montre le vide à l'intérieur des choses (*in rebus inane*). Penser par les choses, c'est penser le vide. Autour des choses et à l'intérieur d'elles, il est la condition de leur mouvement.

La nature entière, donc, telle qu'en soi-même,
est formée de ces deux choses : les corps et le vide
où ils sont placés et se meuvent diversement.
(Livre I, 419-421)

Le corps des choses et le vide, se définissant l'un l'autre, sont deux aspects d'une pensée binaire, matière/non-matière. Mais pour échapper à cette dualité, l'idée de limite permet une autre articulation, entre le contenu et le contenant, ce qui rend possible l'inversion entre intérieur et extérieur.

De plus, comme le vide existe dans les choses,
il faut de la matière autour,
car, véritablement, on ne saurait admettre
qu'une chose en son corps cache et retient un vide,
à moins de supposer un contenant solide.
Or il n'est rien d'autre qu'un agrégat de matière
qui soit capable de tenir le vide enclos.
(Livre I, 511-517)

La plongée dans le vide permet un mouvement de retournement intérieur/extérieur, qui n'est pas une inversion haut/bas. La distinction traditionnelle entre haut et bas ne rend pas bien compte de la nature des choses, parce qu'elle présente une vision du monde verticale, hiérarchisée (haut/bas, bien/mal, etc.), qui cause la souffrance. Dès l'invocation à Vénus qui introduit l'œuvre, cette bipolarité est soulignée : *rerum natura*, la nature des choses, s'oppose à *divom natura*, la nature des dieux. Le retournement de l'intérieur vers l'extérieur est un mouvement qui fait voir l'invisible. Lucrèce rend l'invisible tangible comme un objet, « les corps frappant nos

*La philosophie,
étymologiquement l'amour
de la sagesse mais plus
précisément de la pensée,
se substitue à toute idolâtrie
religieuse.*

*L'éveil de la conscience
s'adresse à la pensée,
non à l'esprit.*

*C'est la religion qui s'occupe
de l'esprit, du développement
spirituel, et parle même
de révolution spirituelle.*

yeux et provoquant la vision » (IV, 216). La seule limite qui existe, absolue, se situe entre l'intérieur et l'extérieur, ce qui renvoie à un modèle de pensée sphérique.

La seule façon de voir autrement est donc d'effectuer une plongée. Pour pénétrer à l'intérieur des choses, la pensée est précipitée dans un mouvement circulaire (*rotanti turbine*, un tourbillon d'eau ou de vent, I, 294), entraînée par la sensibilité, l'intuition (*sensus impellere*, ébranler les sens, I, 303). Le vent symbolise l'esprit.

C'est ainsi que doit courir le souffle du vent :
partout où il s'abat, tel un fleuve puissant,
il pousse et renverse tout à force d'assauts,
ou bien en tourbillon engouffre une proie
et soudain l'emporte dans les vrilles de sa trombe.
(Livre I, 290-294)

Le mouvement du vent montre qu'il existe des phénomènes invisibles dont les effets sont tels qu'il faut pourtant admettre leur réalité. Ainsi l'érosion use les choses sans qu'on puisse le voir : « La nature accomplit donc son œuvre avec des corps aveugles » (I, 328). Les deux éléments rongés par l'usure invisible sont la pierre et le fer.

L'anneau au doigt s'amenuise d'être porté,
anulus in digito subter tenuatur habendo,
la goutte d'eau creuse la pierre, le fer courbé
stillicidi casus lapidem cauat, uncus aratri
de la charrue se ronge secrètement dans les champs
ferreus occulte decrescit vomer in aruis
(Livre I, 312-314)

La pierre et le fer sont des symboles de la pensée différente, pierre philosophale et métal transformé en or par l'alchimie. La pierre est creusée pour y pénétrer, et la courbure du fer indique la forme circulaire, parabolique, à donner à la pensée, de même que l'anneau. La plongée à l'intérieur des choses se fait par un travail invisible (*occulte*), un mouvement tout petit, ténu (*tenuatur*), et pourtant bien réel et efficace. La véritable connaissance à laquelle on accède ainsi est secrète, elle n'est pas de nature à être étalée au grand jour, et pourtant elle ne devient opérante qu'après avoir réalisé le retournement de l'intérieur vers l'extérieur, qui fait de l'infiniment petit l'infiniment grand, et de l'intime l'universel. L'anneau symbolise précisément cette connaissance-là, qui transforme l'être.

Ces trois éléments, pierre (d'aimant), fer, anneau, sont repris à la fin du poème, juste avant le final décrivant les épidémies, dans l'explication du magnétisme :

Certains corps peuvent aussi se tenir assemblés
par une sorte d'enlacement d'anneaux et de crochets :
tel semble plutôt le cas de cette pierre et du fer.
(Livre VI, 1087-1089)

*Toute spiritualité est à écarter
car elle appartient au domaine
idéologique de la religion.
(La spiritualité englobe toute
pensée alternative à la religion
qui fonctionne pourtant selon
les mêmes schémas hiérarchisés
et dogmatiques.)*

Le retour au début du poème par l'idée d'aimantation, de convergence indique la forme circulaire de la pensée symbolique. Le triple mouvement de retour (orphique), de plongée (syntropique) vers l'intérieur de la sphère, puis de retournement est signifié à travers la description des atomes comme principe des choses.

L'inclinaison vers la convergence

Le mouvement des atomes devient le mouvement même de la pensée, qui se concentre dans l'idée de convergence : la déclinaison des atomes, le *clinamen* (du verbe *clinare*, qui a donné incliner), les dévie les uns vers les autres pour créer les choses. Le vide rend possible la convergence, qui donne du volume aux choses et les fait voir en relief. Car les lignes parallèles ne sont jamais vraiment parallèles, et leur inclinaison infime conduit à la rencontre des atomes, à la formation de choses nouvelles. Le mouvement des choses est toujours un tant soit peu oblique :

Oui, encore une fois, il faut que les atomes
dévient un peu, pas davantage,
ainsi nous n'inventerons pas des mouvements
obliques démentis par la réalité.

(Livre II, 244-248)

Les mouvements infimes et les corps subtils sont infiniment agissants : tel le vent ténu qui pousse un grand navire (IV, 901), telle l'âme si ténue qui soutient le grand poids du corps (V, 557). De même la pensée, par la plongée dans les choses, effectue un mouvement imperceptible qui transforme la connaissance. La différence est petite mais profonde, d'autant plus forte qu'elle est fine.

Le *clinamen* est mathématiquement une diagonale qui évite les deux axes parallèles. Il biaise le tracé des contraires, la vision tranchée, manichéiste. Même si extérieur et intérieur semblent encore être les éléments d'une articulation binaire, en réalité dans cette nouvelle forme de pensée les contraires ne s'opposent plus. L'infini n'est plus le contraire du fini, il se situe à l'intérieur de lui. Le vide est l'infini, qui n'est pas transcendant, mais immanent. Alors que le dualisme traditionnel reste à la surface des choses, la pensée différente pénètre en profondeur pour retourner l'intérieur vers l'extérieur, et faire alors de la surface la seule profondeur existante. Elle supprime toute référence au transcendant (extérieur) et au psychologique (intérieur), qui sont deux aspects de la même pensée religieuse. C'est en faisant correspondre les deux dimensions, intérieure et extérieure, sur le plan de la surface, sur le fil de lame de la connaissance, et non en tant que caverne idéologique, que la pensée éveillée renoue l'être à son unité.

*La révolution de la pensée
est la seule démarche pour
éveiller la conscience.
C'est la pensée qui permet
d'apaiser les souffrances
de l'esprit.*

Lucrèce fait systématiquement une première description des choses sur un mode binaire, pour montrer ensuite qu'elles peuvent s'organiser autrement. Ainsi de la forme des atomes, qui sont soit ronds soit crochus. Ronds, ils sont liquides et causent des sensations douces, crochus, ils sont solides et amers.

Les corps, enfin, qui nous semblent durs et massifs
doivent être formés d'atomes plus hérissés,
dont les rameaux les tiennent profondément serrés.
(Livre I, 444-446)

Cette description, qui paraît naïve et farfelue au regard de la science, n'a que faire de celle-ci, elle sert précisément à montrer comment glisser à l'intérieur des choses pour échapper à la dualité. Les contraires, l'amer et le liquide, peuvent coexister, mais se dissolvent dans le creux de la pierre, dans la plongée, la fosse, pour ne laisser que le lisse :

Mais lorsque tu vois des corps amers et fluides
comme la sueur de la mer, ne t'en étonne pas ;
car leur fluidité vient d'atomes lisses et ronds,
auxquels se mêlent les rugueux atomes de douleur
qui ne se tiennent pas forcément accrochés :
sans doute sont-ils rugueux mais pourtant sphériques ;
ils peuvent rouler, mais aussi blesser nos sens.
Et pour mieux comprendre qu'un mélange d'atomes
âpres et lisses forme le corps amer de Neptune,
il existe un moyen de voir la différence :
quand il a été filtré plusieurs fois par la terre,
eau douce dans la fosse il s'écoule apprivoisé ;
il laisse en effet les principes de son amertume
à la surface de la terre où leur aspérité peut se fixer.
(Livre II, 464-478)

Ainsi les adjectifs contraires (blanc/noir, lisse/hérissé) sont des éléments indispensables dans un premier temps d'identification, mais inutiles, voire pernicioseux, pour appréhender la nature profonde des choses.

Et la question insidieuse qui peut nous conduire
à attribuer des couleurs aux principes des choses
tombe, puisque le blanc ne vient pas de la blancheur
ni le noir de la noirceur mais de la variété des atomes.
(Livre II, 788-791)

Les contraires ne s'opposent pas, comme le montre la description des phénomènes cosmiques. Lucrèce émet de nombreuses hypothèses pour expliquer ces phénomènes sans vouloir trancher entre les différentes interprétations. Entre les parts de jour et de nuit qui varient, les lunaisons s'expliquent par des « il se peut aussi que » (V, 696), « il se peut même » (V, 701), « il se peut aussi » (V, 714), « oui, peut-être » (V, 717), etc. De même pour expliquer le mouvement des astres : « à moins que » (V, 515), « il se peut aussi » (V, 517), « ou bien » (V, 519), « ou » (V, 522), « ou bien » (V, 523).

*De tout temps la lumière a eu
beau être présente et éclatante,
elle n'a jamais eu la faculté
de se propager d'elle-même
dans les esprits enténébrés.
L'éveil de la conscience n'est
pas contagieux, puisqu'il
demande un effort individuel,
un travail sur soi.*

Le lisse, le sphérique, qui abolit les contraires, est la seule forme de la pensée capable de pénétrer dans la profondeur des choses, ce qui fait du non-lisse, du froissé, ce qui n'est pas encore déplié. Le négatif peut alors être défini comme une forme fragmentée, non dépliée donc non éclairée, du positif, et le fini comme une perception extérieure de l'infini intérieur.

Qu'un être se transforme, sorte de ses limites,
aussitôt meurt ce qu'il était auparavant.
(Livre II, 753-754)

Cette maxime, répétée à deux autres reprises (I, 670-671 et I, 792-793), énonce le postulat de l'unicité immuable. Les qualités et attributs des choses résultent des assemblages divers de leurs éléments, et non de la nature de ces éléments eux-mêmes, qui sont nécessairement éternels.

Quelque chose d'immuable subsiste, il le faut,
sinon le monde entier est réduit à néant.
(Livre I, 790-791)

L'extrême pointe de l'unité

Le *clinamen* est l'inclinaison de la pensée vers une orientation différente, qui redéfinit les choses à travers l'idée de convergence. C'est pourquoi la réflexion optique se trouve au centre mathématique de l'œuvre, dans une description des images inversée par rapport à la perception courante. Les images des choses sont analysées comme des simulacres, des émanations concrètes des choses qui « frappent nos pupilles et provoquent la vision » (IV, 691). Ce sont les choses qui agissent, dont les images accourent vers nos yeux. Cette autre façon de voir, contredite par la science, est volontairement insolite, prenant le point de vue des objets (ensuite les diverses illusions optiques sont, elles, décrites selon les mêmes connaissances qu'aujourd'hui). Ainsi les choses ne sont plus fausses comme le croit la raison rationnelle, elles sont tout à fait autres. Et les démonstrations optiques qui forment le centre du poème sont en réalité une façon d'apprendre à voir autrement.

L'élément levier de cette nouvelle vision des choses est l'infime, le caractère subtil (*suptilia*), menu (*minuta*), ténu (*tenui*) de leurs images. Ces choses si fines ne pouvant être appréhendées par la raison, le livre III décrit les images pour pouvoir les imaginer.

Apprends maintenant combien l'image est subtile.
Les atomes sont en effet bien en deçà de nos sens
et bien plus petits que les premiers corps indiscernables.
Mais écoute, je vais te confirmer rapidement
la subtilité des principes de toutes les choses :
d'abord certains animaux sont tellement petits
qu'un tiers de leur corps échappe à notre vue.

« Avoir » la foi est une expression qui n'a pas de sens, en revanche être de foi nous le sommes tous tout autant qu'êtres de raison, dès lors que nous parlons, que nous donnons foi au langage, aux signes, pour nous exprimer, c'est-à-dire pour rendre compte des choses.

Comment imaginer un quelconque intestin,
le globe du cœur ou de l'œil, les membres, les jointures ?
Quelle petitesse ! Que dire alors de chacun des atomes
qui doivent composer leur âme et leur esprit ?
Ne vois-tu pas combien ils sont subtils et menus ?
(Livre IV, 110-121)

Au-delà de l'aspect paradoxal humoristique du dernier vers, qui enjoint à voir l'invisible, l'injonction est à prendre au pied de la lettre : il est possible de voir l'invisible. Les atomes de l'âme et de l'esprit forment le troisième élément invisible (le « tiers de leur corps »). C'est ce tiers qu'il faut apprendre à voir dans toute chose. La ténuité fait apparaître le troisième élément qui constitue la nature des choses, avec l'atome et le vide : l'énergie motrice initiale, la « cause infime » (*parvola causa*).

De semblable manière, les images sont forcément capables de parcourir en un seul point du temps un espace indicible, parce que loin derrière elles une cause infime les pousse et les projette.
(Livre IV, 191-194)

Dans sa description des corps premiers, Lucrèce distingue l'atome, le vide et l'extrême pointe (ou point) de l'atome (*extremum cacumen*, I, 599), unité première, principe éternel de la matière.

Admets donc l'existence d'éléments sans parties,
« minima » de la nature, admets en corollaire
des atomes solides, éternels, il le faut.
(Livre I, 625-627)

C'est ce minimum éternel qui cause le mouvement de déviation des atomes. De même que la pensée (*mens*), la volonté (*voluntas*), détermine nos mouvements (II, 260), c'est l'esprit qui fait dévier les atomes. Corps, vide, et esprit du corps sont les trois éléments fondamentaux du réel.

Cette triple unité est un principe, dont les trois composantes sont à parts égales et indissociables, et non comme une dialectique où un élément, contredit par son contraire, est dépassé par un troisième. La triple unité modèle la pensée dans un mouvement sphérique, « docile à la courbe du miroir » (IV, 317), à l'image d'une courbe qui revient vers son point d'origine.

Car la nature veut que tout simulacre revienne,
omnia quandoquidem cogit natura referri,
rebondisse en gardant l'inflexion d'origine.
ac resilire ab rebus ad aequos reddita flexus.
(Livre IV, 322-323)

Tels sont les vers centraux du poème. En apparence ils expliquent le reflet de l'image dans un miroir, et les rayons incidents et réfléchis ont été longuement analysés par les critiques pour essayer d'éclaircir ces vers obscurs à partir des lois physiques. D'un point de vue

*Pour l'être éveillé,
l'amour d'une personne,
indépendamment de toute
idée de possession,
est nécessairement l'amour
du principe humain lui-même,
l'amour philosophique.*

symbolique, l'inflexion (*flexus*), la courbure, l'arrondi, est le mouvement de retour en arrière des images des choses qui frappent notre vision, ou encore de la nouvelle façon de voir les choses. La convergence tracée par le *clinamen* fait apparaître une géométrie courbe, un monde elliptique. De même que les parallèles n'existent pas, les droites n'existent pas, niées par l'infime.

Le préfixe *re* au centre de ce poème (dans les formes verbales *referrī*, *resilire*, *reddita*) désigne ce mouvement de retour vers le point d'origine, *re* signifie à lui seul révolution. Cette révolution se fait à partir des choses (*ab rebus*). Le mot *res* lui-même a pour racine *re* : les choses, le monde, la réalité, sont conçues ainsi. Le mot *rex*, le roi, celui qui donne la direction, change la dernière lettre du mot *res*, en y substituant le X, symbole de l'homme éveillé. La racine *reg* du mot *regina*, reine, et *regnum*, règne, signifie étymologiquement un mouvement en ligne droite en avant et en extension, ce qui est la définition du *clinamen*. Le règne est donc la connaissance dirigée par le *clinamen*, la connaissance symbolique qui permet l'éveil de la conscience.